

Psychanalyse et création artistique

Les côtoiements du Réel

Théâtre *Athénor* Saint-Nazaire

19 octobre 2017

Les *Lumières* avaient promis l'émancipation de l'Homme par le triomphe de la *Raison* – identifiée à la science – contre les illusions de la *Croyance* représentées par les superstitions religieuses. Mais cette opposition dont nous avons accepté l'évidence pendant plus de deux siècles a-t-elle une consistance véritable ?

Pour le dire autrement, l'homme « post-moderne », dans sa rencontre marquée d'impossible avec la Réel se trouve confronté à une question ancienne à reformuler en termes nouveaux. Un effet de vérité est-il accessible par delà le paradoxe contemporain que constituent les *illusions du savoir* et les *certitudes de la croyance* ? Et dont nous pouvons mesurer les effets délétères chaque jour dans les désarroi singuliers comme les tragédies du monde. À cet égard, la psychanalyse partant des découvertes de *chaque Un* dans la cure, peut-elle déduire des issues pour amodier ce nouvel aspect du *malaise dans la civilisation* ?

Opposer croyance et savoir : une aporie

Depuis trois siècles environ, l'opposition entre savoir et croyance est traitée selon deux orientations. L'une a consisté, jadis, à accentuer l'opposition entre science et croyance de telle sorte que l'exclusion mutuelle est de rigueur. En somme, la métaphysique primait sur la physique. L'expérience, au sens où nous l'entendons aujourd'hui – celle du laboratoire –, ne suffisait pas à invalider le discours du clerc, fût-il progressivement laïcisé en celui du philosophe.

Aujourd'hui, la situation s'est renversée. La croyance n'a plus de privilège – intellectuel ou de puissance publique – capable de la soustraire à la critique du savoir : la psychopathologie se propose de dénouer sa fonction symptomatique individuelle, la sociologie analyse, et en général dénonce, ses effets sociaux d'aliénation.

Il est nécessaire de se demander pourquoi la persistance de la croyance est si forte que même ce qui paraît en démentir les fondements, assez souvent, la renforce. C'est qu'elle prend appui sur des éléments constitutifs de la psyché humaine qu'on peut tenir pour radicaux – mesurons l'importance de ce terme qui se décline aussi potentiellement en *radicalisation*.

Pendant des millénaires, la croyance a été le mode ultime de l'intelligence de l'ordre du monde dont elle se portait garante en dernier ressort, tant pour les sociétés que pour les individus. Le premier degré de la connaissance humaine est *l'expérience sensible* pour autant que la médiation de la parole lui donne forme pour limiter le déchaînement d'une jouissance dévastatrice. Cette limite est transmise de générations en générations, le plus souvent de manière implicite, par toutes sortes de dispositifs culturels. Connaissance des *totems et tabous*, nécessaires au fonctionnement des groupes comme au moyen de s'y insérer en tant que sujet. Ce type de connaissance suppose que le monde est immuable et, de fait, *le rend immuable* (les traditions deviennent sacrées et les statuts, rôles et fonctions sont étroitement prescrits). La croyance garantit cette persistance de l'ordre du monde du fait de l'existence d'un arrière monde qui l'a créé et le gouverne contre les aléas de l'histoire, laquelle est réduite à la collection des manquements des hommes aux prescriptions divines. Ce qui marque encore de nos jours la sempiter-

nelle – et très populaire – plainte des « déclinistes » même s'il sont – *croient-ils et Dieu merci* – athées.

La croyance a besoin de la répétition, ce que nous montre la prédilection précoce des sociétés à établir des calendriers et des rites pour assurer la perpétuation des cycles. Le temps humain n'est pas naturel et immuable. Si les hommes manquent à quelques devoirs – notamment des sacrifices – *l'éternel retour* ne peut avoir lieu. On ne mesure pas assez ce qu'il y a d'étonnant dans cet intérêt pour les cycles dont des édifices comme Stonehenge et tant d'autres manifestent la prégnance dans les *Weltanshaugen* et les plus anciennes techniques de l'humanité. Croire validait l'expérience en mettant en jeu des forces psychiques considérables : la toute puissance de la pensée, le recours à la répétition et l'identification amoureuse à un maître. Le maître détient, définit et intime le sens. L'énigme du Réel est subvertie par la profusion du sens.

Ce constat appelle deux remarques.

- 1) Notre raison ne peut être satisfaite de – osons le mot – cet *ensemement* permanent. Par exemple, le sens de la création demeure totalement opaque, bien que nous puissions avancer dans sa description. Les paradoxes de la providence (songeons à l'évidente et permanente iniquité du *fatum*) offensent la raison qui se doit de résister à la tentation d'en éclaircir les motifs, sauf à se saborder. La fonction (structurale) des lois morales peut être reconnue – elles participent de ce qu'on appelle « l'humus humain »⁽¹⁾ –, sans qu'il soit besoin d'en définir quelque origine, non plus qu'une visée téléologique. Elles sont seulement nécessaires. Enfin, toute question ayant pour objet le sens de la vie ne peut appeler en réponse que le silence.
- 2) L'inflation du sens ainsi continûment martelé (et le *Sens de l'Histoire* ne saurait être soustrait à cette limite) ne permet cependant pas de définir – ce qui serait supposer qu'il existe – son médium et son objet. Ce n'est pas pour autant que les hommes renoncent à croire, par exemple, aux messies et au salut, aux avant-gardes et à la fin de l'histoire.

Ces remarques paraissent suffisantes pour révoquer en vanité la croyance et les vecteurs par lesquels elle s'exprime, voire s'impose. Les dogmes et les pouvoirs qui s'en réclament se révèlent aujourd'hui infondés. Cependant, nous proposons que si cette critique des croyances est raisonnable, nous ne devons pas ignorer que *Le croire* a dans l'esprit humain une place et une fonction qui ne peuvent être méconnues et qui insistent.

C'est à ce propos que Jacques-Alain Miller pose à Lacan en 1960 cette question : « Vous êtes persuadé que la religion triomphera ? » [...] Lacan lui répond : « C'est absolument fabuleux. Ils y ont mis le temps, mais ils ont tout d'un coup compris quelle était leur chance avec la science. Il va falloir qu'à tous les bouleversements que la science va introduire, ils donnent un sens. Et ça, pour le sens, ils en connaissent un bout. Ils sont capables de donner un sens à n'importe quoi. Un sens à la vie humaine, par exemple. Ils sont formés à ça. »²

Les rapports au Réel

Née à l'orée du XX^e siècle d'un conflit majeur entre croyance et savoir, par l'effet de la question hystérique, la psychanalyse conduit à concevoir à frais nouveaux comment les deux côtoiements du Réel – croire et savoir – sont, ou pas, les seuls dont l'homme aujourd'hui peut disposer.

1 Nous empruntons cette expression au psychanalyste Jean-Pierre Lebrun

2 Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion* précédé de *Discours aux catholiques*, [1960], p. 79-80, Le Seuil, 2005

J. Lacan a dit que le Réel c'est ce qui insiste parce qu'il résiste à la symbolisation comme à l'imaginaire. Sans doute, l'exemple le plus absolu du Réel est la mort. Épicure l'a souligné d'une manière assez indépassable : tant que nous sommes vivants notre mort nous est inconnue, quand nous serons mort, nous ne serons plus là pour en faire l'expérience ! Ce n'est pas pour autant, bien au contraire, que l'imagination à cet égard ne batte la campagne, ni que le symbolique ne soit mobilisé. Cependant effroi, compassion, souffrances, *memento mori*, théologies ne sont que de la mort par et pour les vivants. Et ceci, encore : nous savons que nous sommes mortels mais nous n'y croyons pas !

Ce n'est guère qu'au XVII^e siècle qu'émerge une opposition robuste entre croyance et savoir. Elle va mettre à l'épreuve la consistance de leur objet, est-il une représentation ou une réalité ? C'est l'expérience qui tranchera. Dès lors, la physique a triomphé.

Cependant le savoir ne tient pas ses promesses dans la confrontation avec le Réel. Contrairement à l'espoir initié au moment des *Lumières*, le développement de la science suscite de plus en plus de discontinuités dans la description du monde. Le champ du savoir – notamment à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle – va être marqué de nécessaires ruptures d'ordre et d'échelles pour rester cohérent. Un exemple parmi tant d'autres est celui qui est requis pour décrire le positionnement des électrons autour du noyau atomique. Le modèle « planétaire » newtonien des orbites ne prête aux atomes qu'une durée de vie infime. Le macro et le microcosme sont régis par des lois – cela est assuré par des expériences reproductibles –, ils font partie de la *Nature*, cependant selon l'échelle, il y a une hétérogénéité encore non résolue entre les lois qui régissent les micro- et macrocosmes (par exemple l'accroissement des forces d'attraction doit être remplacé par celui des forces répulsives en fonction de la distance si elle devient très petite).

Rupture encore, celle qui dément l'hypothèse de Laplace : « Une intelligence qui, à un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, la position respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers, et ceux du plus léger atome. Rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé seraient présents à ses yeux. »³

Aujourd'hui cette possibilité de calcul illimité n'est plus acceptée par les scientifiques. Pour au moins deux raisons. L'une tient à la quantité d'informations nécessaires pour caractériser l'état de chaque objet (peut-il être défini isolément ?) qui inclut, de plus, l'état du dispositif de calcul lui-même (problème d'un méta-calcul). L'autre tient à la découverte de l'importance des variations infimes des conditions initiales (chaos de Lorentz connu aussi sous le nom d' « effet papillon »). La description d'un état donné ne permet pas une récursivité linéaire vers ce qui l'a déterminé. De la même façon, cet état peut être considéré comme état initial soumis à des variations inconnues interdisant la prédiction certaine de son évolution.

Nos représentations psychologiques, le discours qui les sous-tend, ne peuvent pas ne pas être marqués par ceci : *le savoir de la science est toujours au bord du Réel* qu'il n'atteint pas. À l'heure actuelle, l'expérience que peut faire l'honnête homme de ce siècle à propos du savoir scientifique, c'est celle d'un double constat. Il n'est pas sans limite à l'égard du Réel – et c'est sans remède –, il n'est pas en mesure de répondre à un ensemble de questions qui doivent être formulées et résolues non pas en le niant, mais en le confrontant à d'autres produits de la rationalité humaine. Les interrogations relatives aux institutions qui permettent la vie sociale, les arts, les passions et la folie elle-même ne peuvent être résolues par le savoir scientifique, même si aujourd'hui certains ne peuvent renoncer à vouloir imposer cette

3 Pierre-Simon Laplace, *Essai philosophiques sur les probabilités*, Courcier, 1814

croyance à leurs contemporains.

La psychanalyse : une expérience entre savoir et croyance

L'accroissement du savoir scientifique qui, on vient de le voir, se caractérise par la réduction nécessaire de son champ ouvre la question de ce qui, à propos de l'expérience humaine, est concerné par ce qu'il laisse déchoir. Serait-ce indigne d'intérêt pour l'homme raisonnable ?

C'est de la réponse que Freud a donné à cette question qu'est née la possibilité de la psychanalyse, en prenant en compte en compte ce qui par delà le symptôme objectivable est la parole à entendre. Il y faudra un peu de temps ! Hélas, rien ne paraît plus pressant aujourd'hui à certains – les tégécistes, par exemple – que d'en revenir, sous prétexte de science, à l'avant Charcot.

La psychanalyse commence en somme lorsque la règle fondamentale – association libre et écoute flottante – permet de dépasser le conflit qui peut faire achopper l'analyse et consiste à opposer en rivalité de pouvoirs la *croyance du patient* et le *savoir du thérapeute*. Si l'on considère par exemple, les cas rapportés dans les *Cinq psychanalyses* (hormis l'étude sur Schreber), on verra combien Freud est aux prises avec ce qu'il sait et qu'il tend à opposer à ce que ses patients croient. Ce pourquoi, d'ailleurs, aucune de ces analyses ne peut être considérée aujourd'hui comme concluante.

Il s'en dégage pour nous cependant des dialectiques éclairantes entre savoir et croyance :

- L'hystérique ne croit pas qu'elle ne sait pas : elle souffre de réminiscences (substitut du refoulé) qui expliquent son état. On peut s'emparer du savoir qu'elle produit. Ce modèle revient avec beaucoup de faveur dans notre culture chaque fois qu'on souscrit à une explication « positive » des difficultés psychologiques (traumatismes, relations interpersonnelles inappropriées, etc.) pour minorer les causes intra-psychiques,
- L'obsessionnel ne croit pas à ce qu'il sait. Il sait qu'il a fermé la porte mais ne le croit pas, comme l'*Homme aux rats* savait qu'il avait apuré sa dette, mais ne le croyait pas. Comme il ne croyait pas à ce qu'il savait de la défaillance de son père au regard de la loi.

Ajoutons la perspective perverse.

- Le pervers croit pouvoir se soustraire à ce qu'il sait être la loi commune. Il lui faut cependant articuler le savoir et le pouvoir, ce qui conduit au passage l'acte.

Si le psychanalyste se fourvoie – au nom de son savoir – dans une démarche de réfutation, de démenti ou d'approbation des croyances de l'analysant, on sait que non seulement l'analyse ne se produira pas, mais qu'au contraire des troubles dus au traitement peuvent se développer. Comment permettre à l'analyste d'éviter ces enjeux entre croyance et savoir ?

Croyance, savoir et expérience

Dans les premières années, incontestablement, les disciples de Freud furent des « croyants ». Comment faire de la psychanalyse non pas une croyance qui s'impose comme ou contre d'autres, mais un savoir aussi digne que celui de la médecine : un savoir qui s'apprend ? Lire des livres ? Freud dut connaître assez vite les ravages de la « psychanalyse sauvage » pratiquée pas des lecteurs de ses premières publications, se croyant ainsi des « savants » de la nouvelle science.

La création de l'Institut de Berlin (*Berliner Psychoanalytisches Institut / BPI*, 1920 - 1933) associé à la

Polyclinique voulut articuler *savoir et expérience* en pratiquant la psychanalyse didactique et les contrôles. Les cours théoriques ne comportaient pas seulement des enseignements de psychopathologie analytique, mais aussi des apports culturels (mythologies, littérature et arts, traditions populaires, anthropologie).

On peut donc – selon notre vocabulaire contemporain – considérer que cet institut assurait une sorte de dialectique entre trois polarités de l'expérience humaine :

- le désir : devenir analyste sur la base d'une *croyance* en cette théorie
- le savoir : apprendre la psychopathologie et mettre ces connaissances en relations avec d'autres savoirs humains
- l'expérience : la cure personnelle et les cures contrôlées

De quoi en quelque sorte se donner moyen de soutenir par delà croyance et savoir les asymptotes autour du Réel. Je voudrais insister encore un peu sur la polysémie du mot « expérience ».

On peut l'entendre au sens de la science pure comme procédure qui permet l'exclusion du sujet dans la confirmation du savoir. On dit aussi avoir « l'expérience de... ». C'est souvent un moment remarquable de la vie qui, positif ou négatif, apparaît comme un enrichissement personnel, qui entraîne une transformation, une manière nouvelle – ou seulement autre – d'envisager soi-même et le monde. On ne peut ignorer les témoignages d'une « expérience mystique » qui est un type de rapport au Réel assez brûlant.

Et comme le Réel, c'est ce qui résiste, il nous est loisible aussi de nous tourner vers ceux qui par la lettre, la couleur, le son, le mouvement, le ciseau osent s'y confronter. De quel côtoiement font-ils l'expérience, l'épreuve ?

Gilles Herlédan
Octobre 2017